

Émouvant polaroïd

A Single Man de Tom Ford

Nicolas Gendron

Volume 28, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2010). Compte rendu de [Émouvant polaroïd / *A Single Man* de Tom Ford]. *Ciné-Bulles*, 28(2), 52–52.



A Single Man

de Tom Ford

Émouvant polaroïd

NICOLAS GENDRON

Vision d'horreur. Sang sur la neige. Le dernier souffle d'un amant. **A Single Man** s'ouvre sur cette scène trop placée pour être vraie. On comprendra vite qu'il s'agit du cauchemar qui hante George Falconer (Colin Firth) depuis la mort accidentelle de son amoureux (Matthew Goode). Nous sommes en 1962, à Los Angeles, et la morale est aussi rigide que les cols de chemise. Au fil des jours qui finissent tous par se ressembler sans l'homme de sa vie — comme il ne peut supporter la possibilité de lui trouver « un remplaçant » —, George planifie, entre les spectres substantiels d'un élève insistant (Nicholas Hoult) et de sa voisine aussi esseulée que lui (Julianne Moore, délicieusement désabusée), ses 24 dernières heures.

Il importe de souligner qu'il s'agit là d'un premier film. Bien avant de savoir que c'est le designer Tom Ford, ex-vedette de l'écurie Gucci, qui le signe. Son expérience cinéma? Son propre rôle dans **Zoolander** et des costumes taillés sur mesure pour James Bond dans **Quantum of Solace**. Ambitieux ou prétentieux, ce couturier doué? Peut-être un peu des deux, allez savoir. Mais il sait s'y prendre pour créer

des atmosphères (envoûtantes) et camper des univers (crédibles). Dès les premiers instants, il choisit ses couleurs, les gammes sont savamment pensées. La dépression de Falconer et son quotidien rangé à l'extrême sont illustrés en teintes plutôt mornes et elles se substituent par à-coups en vives éclaircies, au fil des rencontres oxygénantes (le hasard a la main forcée mais, dans ce cas-ci, on s'en fiche) de ce jour ultime. Certains esprits obtus affirmeront que le film affiche une esthétique homosexuelle; ils n'auront raison qu'à moitié. Ici, aucune revendication. Aucune tangente idéologique ni manipulation, si ce n'est celle, inévitable, de l'image. Ford a tout de même adapté le roman éponyme d'Isherwood, écrit dans les années 1960, considéré à raison comme l'un des premiers jalons de la fiction dans la libération homosexuelle. Inévitablement, l'homme possède aussi un sens du beau qui rejaillit sur les costumes et la direction artistique. Mais l'esthète en lui, au-delà de ses débordements stylistiques (les *flash-back* sentent fort la pub), ne perd pas de vue le cœur de l'histoire: un amour puissant, sans âge ni orientation sexuelle. La douleur de se savoir seul est universelle; le deuil (amoureux ou pas), encore davantage.

Personne n'a osé jusqu'ici affirmer le contraire: c'est l'acteur Colin Firth qui

canalise l'essentiel des émotions de ce long métrage, qui aurait pu n'être qu'un mélodrame balourd s'il avait failli en délicatesse. Quand la mise en scène menace de se faire trop sentir, l'acteur est là, de ses silences volcaniques, pour que se déploient les forces intérieures de Falconer; il en est presque méconnaissable. Mais s'il est vrai que l'interprétation de Firth est magnétique, elle semble néanmoins avoir occulté d'autres aspects remarquables de la production. En particulier la trame sonore bouleversante que signent Abel Korzeniowski (une révélation) et Shigeru Umebayashi (complice de Wong Kar-wai), entre cordes lancinantes, tempo oppressant et plénitude douce-amère. En quelques notes seulement, les compositeurs suggèrent autant l'époque et ses contours que la solitude et ses ravages; en d'autres mots, ils délimitent les frontières du propos en même temps qu'ils les franchissent. Au final, et pour un premier film, c'est l'équilibre de l'ensemble qui fascine, la juxtaposition de tous les éléments dans un puzzle sensible, tel un polaroïd qui s'animerait au moment opportun, pour laisser transparaître l'humanité des figures et surtout des souvenirs qu'il avait figés dans le temps. ▀



États-Unis / 2009 / 101 min

RÉAL. Tom Ford **SCÉN.** Tom Ford et David Scarce, d'après le roman éponyme de Christopher Isherwood **IMAGE** Eduard Grau **MUS.** Abel Korzeniowski et Shigeru Umebayashi **MONT.** Joan Sobel **PROD.** Tom Ford, Chris Weitz, Andrew Miano et Robert Salerno **INT.** Colin Firth, Julianne Moore, Matthew Goode, Nicholas Hoult **DIST.** Alliance Vivafilm